

Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo

Henry Welsh et Édith Madore

Volume 8, numéro 3, avril-mai 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34282ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Welsh, H. & Madore, É. (1989). Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo. *Ciné-Bulles*, 8(3), 8–11.

Henry Welsh

Le cinéma au banc des témoins

■ Un festival réputé pour cinéphiles se doit de ne pas trahir son public. La concurrence étant ce qu'elle est, cette édition traduit sur les écrans montréalais les mouvements, les innovations et les continuités d'un cinéma de recherche ou de qualité qui se développe partout dans le monde malgré l'influence hégémonique des produits de consommation plus courante ou simplement des aliments de télévision. Trahison, traduction, tradition, autour de ces trois pivots se bâtit ou se défait la renommée d'un festival. Longtemps la nouveauté servait d'enseigne et de prétexte à l'organisation de ces manifestations et chacun de courir pour connaître le dernier Fellini, le dernier Kurosawa... Dans ce festival-ci, et c'est à son honneur, il s'agirait plutôt de découvrir un réalisateur du Brésil, des États-Unis ou du Portugal puisqu'un hommage au cinéma portugais était organisé. Sans oublier les retrouvailles éventuelles avec les auteur(e)s connu(e)s dont les films sont parfois autant de surprises.

Pour moi la découverte de ce festival fut sans nul doute la série de **Portraits d'Alain Cavalier**. Le titre joue sur une ambivalence : ce sont les portraits réalisés par Cavalier aussi bien que son autoportrait à travers le regard posé sur des femmes. En effet, nous voyons 12 femmes aux métiers peu communs de nos jours expliquer leur vie quotidienne, l'origine de ce métier qui semble occuper une place si importante dans leurs vies. Tout comme le cinéma dans celle du réalisateur. C'est d'ailleurs ce va-et-vient constant entre le tournage et l'autobiographie racontée qui fait le charme le plus fort de cette série de courts métrages. Il ne faut pas penser que la nostalgie seule est la caractéristique de ces portraits. Il n'y a au contraire aucune place pour les at-

moissements et les rengaines passéistes sur le bon vieux temps. Il y a plutôt l'exercice d'un grand respect et d'une grande attention vis-à-vis des personnes filmées et par la même occasion une manière de rendre compte, de façon documentée, des belles heures de ces petits métiers de Paris. Rarement la complicité et la connivence sont allées aussi loin dans un film de ce genre. Je dirais même que Cavalier, dans ses portraits, affirme un rapport radicalement neuf dans la relation filmateur/filmé, et ce, sans parti pris théorique, simplement dans le cours de ses entretiens avec des femmes dont il a su acquérir une confiance cinématographique incroyable. Bien entendu, il y a derrière cela, tout un métier, comme devant la caméra nous découvrons, sous les mains expertes, les bouquets de fleurs d'orangers, les rampillages de chaises, les plis des vêtements repassés... En même temps nous entrons presque sans nous en apercevoir dans le monde des émotions d'Alain Cavalier. Plus qu'une grande oeuvre, c'est un album que l'on voudrait avoir en permanence près de soi que nous offre le réalisateur de **Thérèse**.

Autre film attendu, **la Boîte à soleil** de Jean Pierre Lefebvre dont le caractère à la fois ludique et poétique est nouveau dans l'oeuvre de ce cinéaste. Mêlant différents styles, découpages, dessins animés... le réalisateur nous conte une fable sur un monde privé de soleil mais dans lequel les images sont autant de pièges pour ceux qui sont photographiés. Dans un bois, un vieil homme a recueilli des enfants et tente de leur apprendre à conserver la lumière dans des boîtes quasi-magiques. C'est l'un d'eux qui redonnera au monde cette lumière en même temps que la vie à toutes celles et à tous ceux dont la vie prisonnière des images avait été ôtée. Produit sans grands effets et surtout sans dialogues, ce film est à la fois une réflexion sur un monde étouffé par la puissance des machines et de la technologie, mais c'est un hymne à la capacité de se défaire des plus grandes aliénations, y compris celles des images.

Le Hongrois Béla Tarr qui reçut le prix du meilleur long métrage proposait un film fort étrange, **Damnation** dont les images, tournées en noir et blanc, m'ont semblé lestées de plomb tant l'atmosphère qu'elles traduisaient était lourde, étouffante, misérable. La permanente ambiance aqueuse de cette banlieue triste de Budapest renforce une impression pénible de piège urbain.

LE PALMARÈS 1988

PRIX ALCAN
DU MEILLEUR
COURT MÉTRAGE :
Lamento pour un homme de lettres
de Pierre Jutras
(Québec)

PRIX ALCAN
DU MEILLEUR
LONG MÉTRAGE :
Damnation
de Béla Tarr
(Hongrie)

PRIX ALCAN
DE LA MEILLEURE
BANDE VIDÉO —
Ex-aequo:
**The Story of Feniks
And Abdullah**
de Luc Bourdon
(Québec)
**Incidence of
Catastrophe**
de Gary Hill
(États-Unis)

FESTIVAL INTERNATIONAL DU NOUVEAU CINEMA ET DE LA VIDEO MONTREAL

Les personnages sont décrits comme des animaux de laboratoire où leur dose d'autonomie semble calculée à la mesure de la rigueur des intempéries. Même les rêves semblent appartenir à l'ordre et la raison d'un monde étranger aux appétits des personnages. Le fatalisme marque de son empreinte les amours, les larcins et les trafics qu'un instinct de conservation sournois place dans leurs mentalités. Au fait on ne sait pourquoi ils survivent, pour quel avenir. Ils sont de la couleur du ciel humide, gris et sans éclaircie. Aucune clarté ne sourd de leur univers glauque et le réalisateur nous implique presque physiquement dans ce marais d'images et de sons.

Toutefois, le regard porté par le Suisse Samir dans **Filou** sur la société de Zurich est également sans complaisance pour le mythe de la grande Confédération. Pour un immigré il n'y a guère plus de possibilités de travail et d'avenir que dans la Hongrie de Béla Tarr. Seul le ton du cinéaste diffère et la qualité première de ce film est sans conteste l'humour. Un humour parfois grinçant, décapant, mais qui éclate parfois dans des séquences drôles et vivifiantes. Le destin de Max, le protagoniste principal du film, se déroule sur fond d'opulence certes, mais aussi d'atmosphère louche de noctambules et d'espions. Construit à la manière d'une petite saga, avec beaucoup de clins d'oeil et d'images recherchées, admirablement montée, l'histoire de ce film nous tient du début à la fin et nous sommes vite pris par l'ambiance et les événements qui émaillent la vie de cet Arlequin des villes.

L'Oeil au-dessus du puits de Johan Van der Keuken est une plongée dans l'ensemble des traditions indiennes artistiques ou magiques, économiques ou sociales. À partir du modèle d'une spirale, c'est un trajet construit autour de différents aspects de la vie en Inde qui va chercher à nous conduire au coeur même des réalités de ce pays. Comme d'habitude, Van der Keuken choisit de nous introduire directement auprès des personnages de ses films et on dirait que sa caméra est hypertrophiée tant le réalisateur parvient à nous faire passer d'informations en peu d'images. Les sons aussi prennent une dimension toute particulière comme dans cette séquence où nous assistons à une leçon de musique. Nous avons peine à imaginer comment la série de mélodies chantées peut être transmise sans écriture aucune ; d'autant que notre oreille habituée à la tempérance occidentale a du mal à apprécier les

écarts si minimes entre les notes. De ces notes jaillissent des moments de pure communication. La variété et la qualité de ses documentaires font de ce réalisateur l'un des plus grands témoins de nos sociétés.

Témoins également de notre histoire, à des degrés divers, Morley Markson avec **Growing Up In America** et surtout Marcel Ophüls avec **Hôtel Terminus : Klaus Barbie et son temps** décortiquent notre passé et ses retombées actuelles avec minutie et précision. Ces films sont des éléments à verser au dossier de la vérité historique. Markson reprend 20 ans après des personnages qu'il avait mis en scène dans **Breathing Together : Revolution of the Electric Family** et qui étaient, à l'époque les acteurs du changement profond qui s'opérait aux États-Unis, tels Jerry Rubin, Timothy Leary, Abbie Hoffman... Une génération plus tard, Markson fait le constat des changements et des bouleversements de la société américaine. À l'époque le film de Markson avait été reçu comme une enquête précieuse sur la question de la révolte des jeunes. Ce film-ci apparaît un peu plus terne dans sa forme mais témoigne d'un travail sur la durée et la permanence des choses et êtres qui mérite un grand coup de chapeau. Le jugement de Klaus Barbie fut l'affaire de toute une génération en France et cette génération a trouvé en Marcel Ophüls son meilleur porte-drapeau. On se souvient du **Chagrin et la pitié** et de tous les remous qu'il avait provoqué lors de sa diffusion en France. Cette fois le propos est loin de rendre justice à l'Histoire que de chercher à comprendre comment et pourquoi on devient un bourreau et l'implication que cela revêt 40 ans plus tard aux yeux de personnes qui ne sont témoins que des témoignages sur le temps de guerre. Moins austère, plus près des gens et parfois aérée, cette enquête va au fond des choses et apporte à la question terrible du nazisme et de la conquête hitlérienne, un éclairage dont on ne pourra plus se passer à l'avenir. ■

Édith Madore

Le regard du nouveau cinéma

■ Les liens existant entre les longs métrages figurant en sélection internationale sont fragiles à établir. Qu'auraient en commun tous ces films, issus d'une vingtaine de pays différents? À prendre le pouls du 17^e Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal, on peut relever des similitudes. Premier constat : les nouveaux héros sont plus vitaminés et moins *loosers* que leurs prédécesseurs. Leur environnement s'améliore avec eux. Les lieux intérieurs autrefois moches, réduits, sales, sombres et enfumés s'ouvrent sur des extérieurs plus souvent baignés par le soleil que par la lune. Comparativement à l'édition 1987, une distance est prise par rapport aux questionnements existentiels. Il est beaucoup moins question du *vécu* des personnages mais plutôt de clins d'oeil sur le monde. La quête de soi et la solitude désespérée cèdent davantage la place à l'humour. Comme le fait la comédie **Oeuf** du Hollandais Danniël Danniël, où la chaleur d'un coeur de boulanger simplet domine l'intellect dans une relation amoureuse.

Si les thèmes abondent dans toutes les directions ; ils sont plus spécifiquement unis par le *regard* porté sur les gens, les lieux, les événements. Documentaires et fictions s'alimentent à la même source du regard interrogeant simplement les circonstances, et ne prenant pas toujours position. En 1988, le nouveau cinéma, voyeur, devient-il plus passif? Pas si on le définit comme un lieu de réflexion. Les vieux routiers côtoyant les nouveaux cinéastes poursuivent encore leur exploration du sens de la vie, avec un éclairage différent : c'est l'année de l'observation.

Jane B. par Agnès V. (Agnès Varda) s'inscrit dans cette démarche en traçant un portrait-

cinéma intimiste de l'actrice Jane Birkin. Tout comme l'excellent court métrage québécois **Lamento pour un homme de lettres** (Pierre Jutras) rappelle la vie d'Albert Laberge, le premier auteur naturaliste québécois. Ayant publié **la Scouine** en 1918 et nourri d'ambition littéraire, le chroniqueur sportif au quotidien *la Presse* n'a jamais achevé son roman intitulé **Lamento**.

Certaines fictions se rapprochent du documentaire quand elles sont montées en un collage d'événements tel **Voix du passé, vies immobiles** (Terence Davies) qui dresse un portrait de famille des années 50. Ce très beau film, fortement autobiographique, laisse une impression mêlée d'euphorie et de tristesse. Les gens entonnent en choeur une chanson des *Fifties* pour dissiper la tension d'un climat familial rigide qui semble être relié aux problèmes aigus de violence conjugale qu'éprouvaient la mère de Davies (la mère se nomme Mme Davies dans le film) et ses soeurs. Une chanson alterne avec une femme battue. D'inoubliables moments de bonheur se conjuguent à de pénibles souvenirs.

Book of Days (Mérédith Monk) est un amusant documentaire forgé de toutes pièces. Il observe les parallèles entre le Moyen Âge et notre ère contemporaine, périodes touchées par des peurs semblables : l'Apocalypse et l'holocauste nucléaire. Une caméra invisible pose une série de questions insolites aux habitants d'une ville médiévale. Il n'est pas du tout surprenant de se retrouver dans cet univers qui colle parfaitement à la musique étrange de Mérédith Monk.

Le documentaire du photographe et cinéaste hollandais Johan Van der Keuken, **The Eye Above the Well**, ouvre les yeux sur l'Inde. L'oeil au-dessus du puits correspond à la vision que nous avons du monde ; nous pouvons jeter un regard dans le puits mais sans jamais en saisir toute la profondeur. Le gros plan d'une bouilloire reflétant l'activité d'une rue animée illustre à s'y méprendre l'oeil au-dessus du puits.

Pour sa part, Claire Denis nous propose dans sa première fiction, **Chocolat**, un regard sensuellement amoureux de l'Afrique. La langoureuse trame sonore épouse la chaleur à la perfection.

La Cinémathèque québécoise, dans le cadre de son 25^e anniversaire, a rendu hommage au cinéaste hollandais Joris Ivens en présentant

quelques-uns de ses courts métrages ainsi que son tout dernier film. Ivens a tourné partout à travers le monde des documentaires sur les événements de notre siècle. Avec **Une histoire de vent**, qui a fait l'unanimité pour l'originalité de son sujet, le vieil homme de 90 ans part filmer le vent en Chine, qu'ils appellent là-bas la respiration de la terre. Ce souffle de l'Histoire a été présenté par Marceline Loridan, une dame éclatante de vie, coréalisatrice et compagne d'Ivens. À la fin de sa vie, le réalisateur penche du côté magique de la fiction tout en gardant son esprit d'observation.

Un autre hommage a attiré l'attention sur le nouveau cinéma portugais. Mais c'est au niveau de la sélection internationale que le Portugal a fait ressortir une oeuvre particulière : **Temps difficiles** (Joao Botelho). Ce quatrième film du cinéaste est une adaptation à la contemporaine d'un roman de Charles Dickens dénonçant l'injustice sociale dans l'Angleterre du 19^e siècle.

Sur la soixantaine de longs métrages présentés, plus du tiers de la sélection sont des documentaires. Biographies ou sujets-chocs comme **The Thin Blue Line**, marqué par la musique minimaliste de Philipp Glass. Le prochain film d'Errol Morris traitera du Dr. Death, un psychiatre légiste texan dont les témoignages ont conduit plusieurs détenus à la chaise électrique. Morris fouille ici le cas Randall Adams, un homme innocent condamné à mort pour le meurtre d'un policier commis en 1976, et dont la peine a été commuée en emprisonnement à perpétuité. Le procès a été rouvert. L'histoire est à suivre. Malgré l'intérêt qu'offre ce réquisitoire contre la peine capitale, l'accent texan est bien difficile à saisir.

Autre histoire de procès pas tout à fait réglée, **Hôtel Terminus : Klaus Barbie et son temps** retrace les activités du Boucher de Lyon, accusé de crimes contre l'humanité lors de l'Occupation

allemande en France. Les chambres de l'Hôtel Terminus étaient alors transformées en locaux d'interrogatoire de la Gestapo.

Le documentaire colossal que nous livre Marcel Ophüls (quatre heures et demie) sur un sujet aussi lourd ne semble ni long ni ennuyeux ; il est fascinant. Sympathisants et victimes posent tour à tour leurs regards sur Barbie. Le film d'Ophüls ne ressemble pas à une plate succession de témoignages. Sa façon de procéder lors des interviews est de capter l'émotion avant tout et d'essayer de ménager les surprises. L'émotion et les moments de rire ont la priorité sur les scènes à garder, reléguant au dernier plan l'information et la pédagogie.

Dans une partie du film, quatre témoins s'expriment à tour de rôle en relatant l'histoire toujours obscure de l'affaire Jean Moulin. Les témoignages complémentaires, parfois contradictoires, parfois étonnamment similaires, s'entrelacent. Stimulé, le spectateur a l'impression de croquer les témoignages sur le vif lors de cette série d'interviews menée comme une enquête policière. Mordant et ironique, Ophüls confronte les sympathisants de Barbie, extorquant des aveux aux témoins embarrassés.

Lors de la conférence de presse, des éléments nouveaux sont apparus. Ophüls a avoué avoir passé sous silence dans le film certaines gens trop influents. Et il a confié (comme pour se réchapper) être sur le point de terminer un livre, dont la sortie est prévue pour l'an prochain, racontant tout ce qui n'a pas été dit sur le sujet. Il a même lancé le défi aux journalistes présents de suivre les pistes découvertes. Des bribes d'Histoire restent à élucider pour remettre en place les morceaux du casse-tête de cette période cruelle. Mais il reste un regard fort sur un personnage, ses crimes et son temps. ■



Voix du passé, vies immobiles de Terence Davies